La tutela del patrimonio ambientale e del palmeto di Bordighera

Atti della Giornata di Studio

Bordighera, 12 giugno 1999

Le rôle de l'agriculture dans la sauvegarde du milieu naturel.

Tradition et modernité dans l'agriculture niçoise-ligurienne d'après le témoignage du Vallon du Sasso[1]

Introduction

Le paysage et ses métamorphoses

Au cours des dernières décennies notre perception des paysages naturels a profondément changé sous des influences diverses. Elles constituent l'aboutissement d'un processus qui trouve sa source dans la Renaissance italienne.

Les paysages qui nous entourent ont été dans le même temps soumis à des évolutions importantes, voire à de véritables métamorphoses. Un paysage n'est donc pas une réalité immuable. Ce n'est pas non plus un fait évident. Sa perception est conditionnée historiquement et culturellement dans la mesure où le paysage, est à la fois un objet de représentations et un cadre de vie et de références existentielles[2].

---

[1] Nous voudrions remercier la Fondation Nicolas Hulot pour la Nature et pour l'Homme pour son soutien dans cette recherche, et celles et ceux qui nous ont informé et conseillé pour la rédaction de cet article, Ms Luciano Traverso et Franco Palmero, le rabbin Pinson, Mme Catherine Ducatillion, ainsi que Ms Giuseppe Bessone et Ferruccio Carassale pour leur précieuse documentation iconographique, Gérard Galleron pour la relecture.

[2] Le paysage a fait l'objet de l'intérêt des géographes dès le XIXème siècle. Ils suivaient l'exemple des agronomes et surtout celui des peintres qui furent les premiers à faire de la représentation du paysage un véritable objet d'étude. "L'invention du paysage" par les peintres de la Renaissance marque une révolution des mentalités. L'homme n'est plus au centre des représentations de la peinture et du monde. La nature s'autonomise, elle devient un objet d'études. A ce propos on se reportera à: E. Le Roy Ladurie (dir.), *Paysages, paysans. L'art de la terre en Europe du Moyen Age au XXe siècle*, Paris 1994 et Y. Luginbühl, *La genèse du paysage*, in *Etudes Rurales*, 121-124, pp. 27-44. Au XVIIIème siècle une nouvelle lecture du paysage s'amorce sous l'influence de l'agronomie savante et de la philosophie des Lumières. Le paysage et sa bonne gestion deviennent l'indice d'un bon gouvernement éclairé. Voir à ce sujet: R. Mortier, *Les voyageurs en Italie et le débat sur les institutions au XVIIIème siècle*, in *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIIIème siècle*, Actes du Colloque International des Lumières, 16-19/10/1973, Lille 1974, I, pp. 117-136. Le XIXème siècle voit la naissance de l'écologie, un courant de la géographie moderne, fondé sur le concept de paysage. Avec les apports de la botanique, de l'agronomie et de l'histoire, les études relatives au paysage ont depuis connu un regain d'intérêt toujours croissant. On consultera une bonne synthèse de: F. Dubost, *La problématique du paysage. État des lieux*, in *Etudes Rurales, De l'Agricole au paysage*, 121-124, 1991, pp. 219-234.

De nos jours, les représentations du paysage traversent une crise majeure, qu'illustre la montée d'une sensibilité 'écologique'. Pour l'historien, la multiplication contemporaine de paysages vécus comme des paysages 'dégradés' relève de deux explications différentes, qui nous ont guidé dans cette étude.

La dégradation des paysages est tout d'abord d'une réalité objective, correspondant à l'impact de plus en plus important de l'activité humaine sur l'environnement. Mais un paysage 'dégradé' est aussi un paysage en transition, dont les évolutions non matrisées entrainent une crise des représentations.

Ces problèmes sont d'une acuité particulière dans le monde méditerranéen, affecté de longue date par les mutations paysagères. Les évolutions qui caractérisent les écosystèmes méditerranéens ont le plus souvent relevé d'événements historiques. Les guerres et les invasions ont ainsi pu conduire à l'abandon des plaines et à l'aménagement des régions de montagnes, devenues 'montagnes-refuges'. L'anthropisation fut parfois aussi responsable de véritables catastrophes écologiques, comme par exemple les processus de désertification entraînés par les pratiques de 'l'essartage'[5].

De nos jours, ces évolutions sont renforcées sous l'effet du développement généralisé de l'urbanisation. Le mode de vie urbain s'est accompagné dans le même temps d'un changement d'attitude par rapport au paysage. De moins en moins vécu comme cadre de vie, il devient 'paysage-spectacle', objet de loisirs et de contemplation. Ces évolutions modernes ont eu pour conséquence, le développement d'une sensibilité que l'on pourrait qualifier 'd'esthétisante'.

L'accélération du rythme de ces changements a, par ailleurs, généré des phénomènes de saturation se traduisant par une incapacité croissante d'adaptation des individus et des groupes. Ils résultent, là encore, tout autant de causes objectives que d'une méconnaissance des processus de transformation des paysages, empêchant la perception et la matrise de ces

[5] Ils n'ont fait que tout récemment l'objet de l'intérêt des chercheurs. On peut se reporter pour une vue d'ensemble à: R. LEBEAU, *Les grands types de structures agraires dans le monde*, Paris 1969, pp. 66-76. Voir aussi pour la région étudiée: R. AMBROISE, P. FRAPA, S. GIORGIS, *Paysages de terrasses*, Aix-en-Provence 1989. L'impact historique de l'anthropisation sur le milieu naturel méditerranéen est plus particulièrement décrit dans PH. BLANCHEMANCHE, *Les aménagements fonciers dans les terroirs montagneux: les paysages de terrasses de culture*, in *Pour une archéologie agraire, Guilaine* (dir.), Paris 1991, pp. 267-278. Cette étude des pratiques traditionnelles de 'l'essartage', qui consistaient à défricher par le feu les forêts couvrant les pentes des montagnes afin de les ensemencer en céréales, est la chronique d'une véritable catastrophe écologique. Avec la forte pression démographique du moyen-âge, la succession des cycles d'essartage finit par faire disparaître totalement la couverture végétale originelle, cédant la place aux maquis et aux garrigues.

évolutions. Ces difficultés d'adaptation sont particulièrement sensibles en ce qui concerne le rôle joué par l'agriculture dans la gestion des paysages. Elles s'accompagnent de plus d'une réticence des agriculteurs à assumer ce type de fonction.

Si la dimension paysagère de l'agriculture est aujourd'hui reconnue dans son principe, elle est en effet loin d'être devenue une réalité, notamment sur la Côte d'Azur. Dans sa partie française, la disparition généralisée des activités agricoles, a engendré des problèmes environnementaux majeurs. La Riviera italienne, où l'agriculture s'est mieux maintenue au prix de profondes métamorphoses, est peut être à présent menacée par un processus analogue sur fonds de crise agricole*.

Nous avons cherché ici, au travers d'exemples concrets et d'un recueil de témoignages contemporains, à comprendre le rôle joué par l'agriculture dans la gestion des paysages de ces régions. Comme nous le verrons, son aptitude à concilier tradition et modernité, impératifs de rentabilité et sauvegarde du patrimoine, sont autant d'atouts dont pourraient s'inspirer les politiques actuelles de l'environnement.

L'agriculture traditionnelle et la gestion du paysage

Par sa richesse botanique et culturale, la Côte d'Azur a attiré très tôt l'attention des naturalistes et des agronomes. La proximité des universités renommées de Montpellier en France et de Pise en Italie n'était pas étrangère à cet intérêt savant. Elle fut aussi à l'origine des expériences d'acclimatation qui s'y développèrent précocement, dès la fin du Moyen-Age.

Les descriptions anciennes du paysage agraire azuréen offrent le tableau d'une agriculture méditerranéenne très élaborée, remarquable par sa biodiversité et sa productivité. Du littoral aux montagnes des Alpes et des Apennins, les paysans niçois et ligures assuraient la gestion d'un paysage d'une étonnante diversité, fondée sur une exploitation optimale

* Le rôle de l'agriculture dans la gestion de l'environnement a fait l'objet de nombreux travaux. En matière de gestion du paysage: COLL., *Agriculture, environnement: éléments pour une évaluation de l'espace rural*, Nancy 1975, 191 p. Sur la Côte d'Azur: M. JULIAN, *Les risques naturels dans les vallées étroites des Alpes Maritimes*, in *Bulletin de l'Association de Géographie Française*, 453, 1978, pp. 193-197; J.E. MARTIN, *Réalisation d'une carte des mouvements de terrain dans les Alpes Maritimes*, in *Méditerranée*, 1981, 47, 3-4, pp. 93-99; A.V. AUZET, C. LILIN, *Rapport français sur l'état des connaissances actuelles en matière de protection des sols contre l'érosion en région méditerranéenne*, in *Forêt Méditerranéenne*, 11, 1989, pp. 158-166; et surtout G. BERTRAND, *Pour une histoire écologique de la France Rurale*, in *Histoire de la France Rurale*; G. DUBY, A. WALLONA (dir.), *La formation des campagnes françaises*, I, Paris 1975, pp. 37-118.

des ressources d'un terroir et d'un climat pourtant particulièrement ingrats.

La valeur de cet héritage historique est aujourd'hui le plus souvent reconnue sous l'appellation très ambiguë de 'patrimoine naturel'. Elle atteste de l'émergence des nouvelles conceptions 'écologiques' du paysage que nous venons d'évoquer. Si la gestion 'écologique' de l'environnement, moderne et urbaine, a souvent pris la place des pratiques rurales ancestrales, son efficacité est encore loin d'être démontrée. L'actualité multiplie au contraire, les exemples de dysfonctionnements et de dégradations de l'environnement et des écosystèmes, qu'entraînent l'urbanisation et la déprise agricole. Ils vont des pollutions irréversibles du milieu marin, aux phénomènes de désertification des campagnes qui favorisent glissements de terrains et incendies de plus en plus généralisés.

Un paysage 'dégradé' n'est qu'un paysage soumis à de nouvelles évolutions, soulignions-nous précédemment. La mise à l'écart de l'agriculture dans la gestion environementale des paysages aurait-elle pour conséquence de bloquer ces évolutions?

Aujourd'hui, les préoccupations environnementales s'accompagnent d'une réflexion sur la notion de développement durable, qui passe de plus en plus par la réhabilitation des pratiques agricoles traditionnelles. Cette étude, menée à partir d'une enquête ethnographique portant sur les dernières survivances de l'agriculture régionale nisso-ligure, se propose de contribuer modestement, à une réflexion dont les enjeux débordent largement le cadre, fort limité, de nos investigations.

La Côte d'Azur: une invention paysagère?

Au cours du XXème siècle, le paysage agraire de la Côte d'Azur a connu de profondes mutations dont le bilan n'est pas aussi négatif qu'il n'y paraît au premier abord. L'image mondialement appréciée de la région est ainsi largement redevable de la modernité de ces évolutions. Par leur savoir-faire, paysans, jardiniers, botanistes et horticulteurs, ont inventé de nouveaux paysages qui demeurent par leur originalité des atouts touristiques majeurs.

On a généralement, par contre, sur-estimé le caractère novateur de ces créations. Le paysage azuréen traditionnel était déjà très innovant, associant les influences de la science agronomique méditerranéenne au riche potentiel offert par la montagne alpine et sa diversité de végétations, de climats, de reliefs et d'expositions.

Bien qu'elle ait été l'artisan majeur du renouveau du paysage agraire, l'agriculture azuréenne allait ainsi durablement souffrir de l'ostracisme qui frappait alors les pratiques agricoles traditionnelles, accusées de conservatisme et d'obscurantisme médiéval, à une épo-

que où domine l'optimisme scientiste et positiviste de la modernité.

Victime de ses préjugés eurocentriques, l'agronomie moderne s'est ainsi longtemps révélée incapable de comprendre le bien-fondé des pratiques méditerranéennes dans leur ensemble, et de celles de la Côte d'Azur en particulier. Le modèle européen de la monoculture s'imposa sans véritable réflexion sur la pertinence des traditions locales, comme en témoigne par exemple la dénonciation des 'mauvaises habitudes' typiquement méditerranéennes des cultures associées.

L'agriculture traditionnelle trouva toutefois des défenseurs, tel Gian Maria Piccone, qui opposait à la monoculture de l'olivier 'à la provençale', le modèle 'nisso-ligure' fondé sur la diversification et l'association des cultures: «La plaine, les collines et en beaucoup d'endroits les montagnes les plus élevées présentent un spectacle délicieux .../... considéré par le voyageur comme le miracle de l'industrie génoise». D'autres, comme le *Cultivateur de Diano*, se sont attachés à la description minutieuse d'un savoir-faire basé sur la connaissance des sols, de la variété des expositions et des altitudes, etc[1].

A l'époque du tourisme naissant, la colonie étrangère qui investit d'énormes capitaux dans le développement de ces régions, sembla elle aussi avoir été sensible au savoir-faire local. Les touristes firent ainsi appel, pour leurs jardins de villégiature, aux paysans du cru, dans une passionnante confrontation où les botanistes anglais et allemands découvraient, expérimentalement, la riche tradition agronomique méditerranéenne italienne.

Les échanges entre les deux communautés furent en effet intenses et féconds. On introduisit du matériel végétatif en provenance du monde entier. Les paysans furent parfois même envoyés en stages de formation en Angleterre. L'élite locale joua elle aussi un rôle de premier plan dans cette confrontation qui donna notamment naissance à l'horticulture moderne, associée harmonieusement au tourisme et à un souci de développement durable étonnamment contemporain. Malgré ces illustres précédents, l'antique tradition agricole azuréenne a pour-

[1] Sur les critiques des pratiques culturales traditionnelles aux XVIIème et XIXème siècle, et leur défense par Gian Maria Piccone voir D. ASTENGO, E. DURETTO, M. QUAINI, *La scoperta della Riviera, viaggiatori, immagini, paesaggi*, Genova 1982, 198 p. On se reportera aussi aux ouvrages de *Statistiques* qu'a initié la Révolution, et à *Osservazioni sul clima, sul territorio e sulle acque della Liguria marittima di un coltivatore di Diano*, Gènes, 1817-1818, 2 vol., 188 + 252 p. Pour une analyse en français: R. CASTELLANA, *L'effet frontière et l'écriture du paysage. A propos des Observations...*, in *Nice Historique*, 2, Nice 1996, pp. 80-89 ainsi qu'à la contribution de Danielle Musset à ce même numéro. Pour la Provence: R. LIVET, *Habitat rural et structures agraires en Basse-Provence*, Gap 1962.

tant de nos jours quasiment disparu. Ses rares survivances demeurent marginales et sont menacées d'une extinction plus ou moins imminente. Cette étude leur est consacrée. Elle témoigne de la pertinence, de la vitalité et de la dimension patrimoniale de cet héritage, au travers d'une enquête menée sur l'un de ses rares terroirs encore en activité. Ce contre-exemple est intéressant à plusieurs points de vue. L'un d'entre eux, et non des moindres, réside dans les solutions originales qu'il a su apporter aux préoccupations de la modernité, notamment par ses capacités à assurer la gestion du paysage.

Le Vallon du Sasso: un paysage méditerranéen traditionnel

Une agriculture de tradition méditerranéenne

Les principales survivances de l'agriculture azuréenne traditionnelle se rencontrent pour l'essentiel dans la Provincia d'Imperia en Italie. Cette région était déjà considérée, à la fin du Moyen-Age, comme le fleuron d'une agriculture typiquement méditerranéenne: «San Remo [est une] terre grasse, peuplée et marchande [.../...] couverte de toute part de bois de citrons [.../...] au grand spectacle des marins. Au temps où fleurissent cédrats et citrons, un tel parfum se répand sur la mer voisine que les navigateurs y goûtent bien qu'encore éloignés de plusieurs milles de la terre. [.../...] Et il s'y voit encore multitude d'arbres à palmes»[6].

L'une des principales singularités historiques de l'agriculture nisso-ligure repose en effet sur l'existence d'un microclimat littoral aux influences subtropicales marquées. Il avait permis, dès le Moyen-Age, l'acclimation de végétaux aussi délicats que les agrumes, les plantes à parfums et les palmiers[7].

Cette agriculture exotique domine toujours le paysage littoral italien, dénommé "Riviera dei fiori" pour ses cultures florales d'une grande techni-

[6] Témoignages cités par M. QUAINI, *Per la storia del paesaggio agrario in Liguria, note di geografia storica sulle strutture della Liguria medioevale e moderna*, in *Atti della Societa Ligure di Storia Patria*, XII (LXXXVI), II, Genova 1972, pp. 201-360. Par son ampleur, cet article fait référence en matière d'histoire agraire de la Ligurie. Les témoignages cités sont bien connus, puisqu'on en trouve mention dans les articles consacrés aux agrumes par le LAROUSSE, *Grand Dictionnaire du XIXème siècle*, Genève 1982 (rééd.), sv Bordighera.

[7] Pour une description des influences subtropicales dans le climat de la Côte d'Azur, et de la combinaison des saisons tempérées avec le régime saison sèche et saison des pluies on se reportera à L. MARRET, *Les fleurs de la Côte d'Azur, de Toulon à Menton*, Paris 1926, 450 fig. et planches, 428 p.; Voir aussi P. OZENDA, *Végétation des Alpes sud-occidentales*, Paris, CNRS, 1981, pour une description de l'étage thermo-méditerranéen sur la Côte d'Azur, et plus généralement P. VIDAL DELABLANCHE, L. GALLOIS, *Géographie universelle*, in *Méditerranée*, VII, Paris 1934, pour la cartographie des étages climatiques en Méditerranée Occidentale.

cité, le plus souvent pratiquées sous serres. Ce maintien de l'activité agricole a eu pour conséquence la conservation partielle des paysages ruraux traditionnels de toute la région, et notamment des activités et des structures médiévales d'un site d'importance notable, le terroir du vallon du Sasso, auquel est consacrée cette étude.

Un terroir historique

Situé dans la région de Bordighera, le Vallon du Sasso représentait l'une des réalisations les plus originales de la science agronomique italienne. Sa renommée avait d'ailleurs largement dépassé les frontières de la Péninsule. Ses productions se vendaient dans toute l'Europe, jusqu'en Allemagne, Autriche, Suisse, et Angleterre. Elles surent même conquérir récemment le marché américain. Le site historique du Sasso aurait été créé au début de notre ère, par un moine égyptien, suivant la tradition légendaire, plus vraisemblablement sans doute à la fin du Moyen-Age selon les sources historiques[7]. Sa principale activité consistait dans la production de plantes rituelles, essentiellement des palmes destinées aux fêtes religieuses juives et chrétiennes.

Cette introduction de la 'palmiculture' semblerait avoir été inspirée d'une même tentative, menée à plus grande échelle par les agronomes arabes, avec la création de la grande palmeraie d'Elche aux frontières de l'Espagne Arabo-andalouse. A l'époque, les liens commerciaux et les contacts étaient très intenses entre cette région et celle de Gênes[8]. A la différence de son homologue espagnole, véritable importation du modèle de l'oasis, la palmeraie italienne est une création originale qui préfigure (dans le registre du sacré) la

[7] Histoire de Bordighera: E. BERNARDI, G. BESSONE, *Bordighera ieri*, Bordighera 1971; G. BESSONE, *Palme d'autore*, Bordighera 1992, pour l'histoire de la palmeraie de Bordighera; sur la tradition légendaire, l'étude qui établit la présence sur le site de la palmeraie, d'un important monastère de N. LAMBOGLIA, *Un nuovo documento sul culto di san Ampelio e le origine di Bordighera*, in *Rivista Ingauna e Intemelia*, XVII, 1-4, Bordighera 1962, *San Ampelio...*, rééd. augmentée, Bordighera 1999.

[8] L'agronomie méditerranéenne: L. BOLENS, *Agronomes andalous du moyen-âge*, Genève 1981. Cet ouvrage d'histoire agraire de l'Andalousie montre comment les savoir-faire orientaux sont venus enrichir et revivifier la science héritée de la romanisation en direction du monde chrétien, et leur impact culturel notamment sur la Renaissance italienne et la tradition agronomique européenne; Pour l'histoire de l'acclimatation précoce en Méditerranée occidentale, voit pour le palmier PÉRES, *Le palmier en Espagne musulmanne. Notes d'après les textes arabes, in Mélanges Gaudefroy Demontynes*, Le Caire 1935-1945; F. PICO MELENDEZ, *El palmeral historico de Elche*, Elche 1977, 187 p.; et plus généralement (les agrumes) R. CASTELLANA, *Culture, introduction et diffusion de plantes à usages rituels en Méditerranée Occidentale*, in *Actes des Journées Corses de Nice*, France, Univ. de Nice, Centre d'Etudes Corses 2000.

moderne horticulture ornementale qui lui succédera. Le palmier ne fructifiant pas à cette latitude, son exploitation ne visait en effet ni à des fins alimentaires, ni à des emplois utilitaires.

Le site de Bordighera appartient par ailleurs à un vaste réseau d'horticulture 'religieuse', qui remonte à l'époque des premières tentatives d'acclimatation de végétaux en provenance d'Orient en Méditerranée occidentale. Il s'étend des îles grecques (Corfou) aux côtes du Maroc (Agadir), en passant par la Calabre italienne et le Levante espagnol. Outre la nature de ses cultures, les principales caractéristiques de la palmeraie ligure sont typiquement méditerranéennes, avec la prédominance de l'arboriculture, de la polyculture et des paysages de terrasses, et d'une productivité fondée sur l'irrigation plutôt que sur l'emploi d'engrais. Par son maintien en activité jusqu'à nos jours, la palmeraie ligure a donc assuré la permanence d'un paysage original d'une réelle authenticité, la conservation de savoir-faire d'un grand intérêt cultural et patrimonial, et celle de variétés et espèces végétales tout aussi remarquables d'un point de vue botanique.

Les cultures traditionnelles

La culture des palmes rituelles

Selon les témoignages des derniers agriculteurs qui pratiquent encore la production de palmes rituelles à Bordighera, trois variétés de palmiers de la variété *Phoenix* étaient traditionnellement destinés à cet usage. Deux d'entre eux appartiennent à la variété *dactylifera* qui domine dans le site historique du vallon du Sasso.

Un premier type de *dactylifera* fournissait la palme traditionnelle de la 'Pâque' chrétienne, une palme aux feuilles larges, de couleur blanche. Un second type produisait les jeunes pousses destinées à la fête juive des 'Cabanes' et répondant à d'autres exigences rituelles.

Bien qu'il s'agisse d'un point de vue botanique d'un même arbre, les cultivateurs fondent sur des critères morphologiques la distinction entre les dattiers qu'ils appellent 'juifs' et ceux nommés 'romains' réservés aux usages chrétiens:

«La différence entre ces deux arbres consiste dans un aspect plus 'regroupé' de ses feuilles et dans leurs extrémités plus courtes et plus arrondies, qui distinguent le palmier 'juif' du palmier 'chrétien'» (figs. 1-2).

Cette distinction (parfois instable!) pourrait bien correspondre à des variétés botaniques locales. Elle est ainsi inconnue dans les autres régions traditionnelles de production.

Une vingtaine de palmiers présentent par ailleurs une seconde particularité morphologique (que l'on retrouve dans d'autres sites de production). Elle consiste dans la configuration en 'crocher' de l'extrémité des feuilles. Certains des palmiers de Bordighera offrent

fig. 1 - Palme Juive. Une agriculture rituelle: à Bordighera les cultivateurs avaient établi une distinction originale entre les arbres suivant leur distination rituelle (ph. R. Castellana)

fig. 2 - Palme Chrétienne. Les extrémités plus courtes et plus arrondies des feuilles distinguent ainsi le palmier 'juif' du palmier 'chrétien'. Ces deux variétés de palmiers étaient soumis à des modes de cultures différents (ph. R. Castellana)

enfin une dernière singularité qui mériterait une étude botanique plus approfondie (parce que peut-être reproductible), leur productivité plus importante[10].

D'introduction plus récente, le *phoenix canariensis* est le troisième type de palmier cultivé à des fins rituelles, exclusivement 'chrétiennes', à Bordighera. Introduit par les botanistes au siècle dernier, cette variété originaire des îles Canaries fit ses premières armes dans la confection de couronnes mortuaires avant d'être adoptée (et plébiscitée) pour la confection des rameaux de la Semaine Sainte: «Produisant une feuille plus jaune et plus étroite, plus facile à tresser il est aussi nettement plus productif». S'il est peu pré-

[10] L'agronomie rituelle juive: ***Encyclopedia Judaica***, Jerusalem 1972, s.v. *etrog*, l'ouvrage de référence en matière de civilisation juive; R. CASTELLANA, *Les palmes de la Passion. D'un rêve d'Orient à l'invention de la Côte d'Azur*, Nice 1997, à propos de la tradition judéo-chrétienne des palmes et de ses racines égyptiennes antiques. S. TOLKOWSKY, *JPOS*, 8, 1928, publié en 1936 à Tel-Aviv, qui demeure l'ouvrage de référence en matière d'agrumes. Principales caractéristiques permettant de reconnaitre le cédrat non greffé: - peau grumeleuse, - pédoncule 'enfoncé', - zeste très épais, presque pas de pulpe et de jus, - pépins non couchés: debout (en ligne droite). Ces indices sont toutefois sujets à caution. Plusieurs rabbins n'y accordent pas d'intérêt et se soucient exclusivement de l'histoire du fruit, son "pedigree".

sent sur le site du Sasso, il a par contre largement supplanté son illustre prédécesseur dans les campagnes environnantes où s'est 'délocalisée' de nos jours la culture de la palme rituelle.

Culture et multiplication du palmier. La ligature

A Bordighera comme ailleurs, la multiplication du dattier est spontanée par rejet à la base du stipe. Ce sont ces rejetons qui prenaient naturellement la place de l'arbre souche lorsque celui-ci mourrait, ou plus habituellement lorsqu'il était éradiqué, sa hauteur excessive posant problème pour son exploitation. La reproduction par semis était elle aussi pratiquée:

«On semait les dattes dans des pots percés d'un trou sur le côté. Ensuite les plants étaient mis en terre, mais toujours en dessous du niveau du sol car le palmier a des racines qui remontent. Quand l'arbre commençait à grandir on aménageait autour de l'arbre une sorte de cuvette en partie afin de faciliter l'arrosage, car le palmier a besoin de beaucoup d'eau».

M. Luciano Traverso est à présent le dernier 'palmiste' encore en activité dans la palmeraie ligure. Les bonnes années, il met en culture plus d'une centaine d'arbres. Il se souvient d'une époque récente où une quinzaine de personnes pratiquaient ce métier, aujourd'hui en déshérence: «La culture des palmes se fait grâce à la 'ligature'. Elle se pratique au mois de juillet jusqu'à la Madeleine (le 22). Elle demande peu de matériel, une machette (*puaira*), deux cannes (taillées en biseau), une grosse corde, de la ficelle et du fil de fer. Il faut d'abord élaguer l'arbre pour prendre pied sur son sommet. On rassemble alors les feuilles situées au centre de la plante, 'l'oeil' du palmier, en les entourant d'une corde passée autour de la taille et sur laquelle on pèse de tout son poids. Après avoir solidement attaché le bouquet à sa base au moyen d'un fil de fer, on procède à la 'ligature' proprement dite. Il suffit pour cela d'une simple ficelle qu'on noue autour du bouquet de feuilles et qu'on repousse ensuite vers le haut avec les cannes» (fig. 3).

L'opération est renouvelée une dizaine de fois ce qui donne à l'arbre ligaturé une forme caractéristique nommée par métaphore *salami*.

Elle vise à empêcher la réaction chlorophyllienne afin de satisfaire à une exigence rituelle, l'obtention de feuilles déchlorophyllisées dont les couleurs vont du blanc crème au vert pâle en passant par toutes les nuances du jaune. Afin de ne pas épuiser l'arbre, cette opération n'est renouvelée que tous les deux ans. La culture des palmes rituelles juives ne diffère guère de celle des palmes destinées aux Chrétiens, précisent de concert Luciano Traverso et Franco Palmero dont le père fut le dernier à assurer cette production jusqu'au début des années 90.

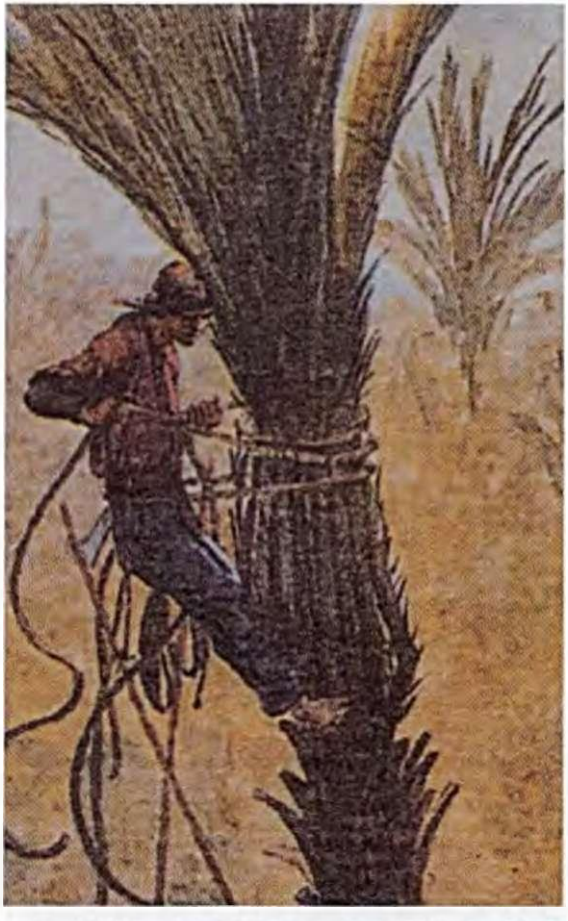


fig. 3 - Mise en culture de palmes rituelles à Bordighera. La palme chrétienne est une palme de culture; elle demande 9 mois de mise à l'abri du soleil suivant une technique qui s'apparente à celle de la production... des endives! Elle présente une gamme chromatique très diversifiée: blanc, jaune, vert tendre, jaune clair panaché de vert citron (aquarelle couleur de Ghensinger, fin XIXème s.; coll. Bessone)

«La mise en culture des palmes 'juives' se pratique un peu plus tôt, au cours du mois de juin. Comme pour la palme 'chrétienne' on procède à une ligature mais moins serrée, avant laquelle on ouvre 'l'oeil'. Elle est seulement destinée à empêcher les jeunes pousses de trop grandir et surtout à éviter que la feuille centrale se fende en son milieu» (fig. 4).

Il s'agit là de satisfaire à une exigence rituelle mais aussi comme pour la culture des palmes 'chrétiennes', d'améliorer la productivité.

Récolte et productions dérivées. Le bouquet rituel

Jusqu'à la dernière guerre, ces cultures faisaient vivre une centaine de familles, exploitant quelques quinze mille arbres et assurant une production de plusieurs dizaines de milliers de palmes, toutes variétés confondues. Pour les palmes 'chrétiennes', la récolte a lieu avec 'l'ouverture' (*slegatura*) de l'arbre, quelques semaines avant la Pâque, donc au printemps suivant:

«On récolte les feuilles 'liées' (*semelli*). On obtient de douze à vingt palmes pour le *canariensis*, de huit à dix seulement pour le *dactylifera*. Les palmes sont réparties en quatre qualités, *prima*, *seconda*, *terza* et *punte*, suivant deux critères, leur taille et leur couleur. Les feuilles centrales sont les plus recherchées parce que plus blanches que celles de la périphérie» (fig. 5).

fig. 4 - Mise en culture de palmes rituelles juives à Bordighera. La culture rituelle juive des palmes était très élaborée à Bordighera; afin d'améliorer la qualité des jeunes pousses cultivées, on faisait appel à une ligature lâche du bouquet terminal et à une rigoureuse sélection des arbres (photo n/b de Enzo Benigni vers 1930; coll. Bessone)

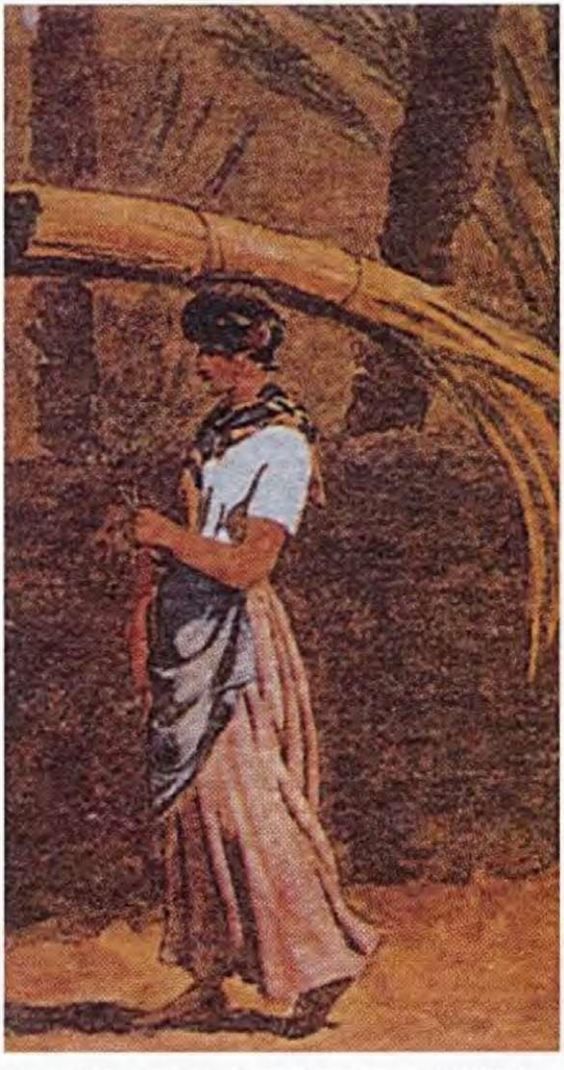


fig. 5 - Récolte des Palmes chrétiennes à Bordighera (aquarelle couleur de Ghensinger, fin XIXème s.; coll. Bessone)

La récolte des palmes juives (*loulavim*) se fait plus tôt, entre septembre et octobre, selon la date de la fête qui change chaque année puisqu'elle est comme la Pâque chrétienne, régie par un calendrier lunaire. La culture des palmes juives est moins productive car ne prélève que trois à cinq feuilles par arbre et par cueillette. Mais on pratique deux à trois récoltes successives, et cette culture peut s'effectuer chaque année sans dommages pour l'arbre. Avant la guerre quelques 20/25.000 pièces étaient ainsi produites.

Les palmes 'chrétiennes' étaient destinées à la confection des 'rameaux' tressés (*parmurelle*). Cet artisanat, haut en couleurs, était pratiqué dans une grande partie du monde méditerranéen, pour la Semaine Sainte catholique (*Domenica delle palme*) comme dans les églises d'Orient (*Kyriaki ton Vayon*), ainsi qu'en Europe continentale, notémment en Angleterre et en Allemagne (*Palm Sunday* ou *Palm Sonntag*).

Les trois cents plus belles pièces étaient expédiées au Saint-Siège, l'une d'elles étant réservée au Souverain Pontife. Elles étaient conditionnées en cinq paquets de soixante palmes.

Trois cents autres palmes, toujours de la meilleure qualité, étaient envoyées aux grands monastères romains[11] (fig. 6). Les palmes juives étaient acheminées jusqu'au début du siécle à Trieste, où les commerçants ligures avaient ouvert une succursale tournée vers l'exportation L'extermination des communautés juives par les nazis mit fin à cette expérience, et entraîna le déclin irréversible de la production:

«Dans un premier temps des courtiers originaires de Suisse, d'Angleterre et de Milan (Blumenfeld) vinrent négocier les achats auprès des cultivateurs. Étant eux mêmes rabbins, ils étaient très attentifs à la qualité rituelle de la production. Ils restaient à Bordighera une quinzaine de jours. On expédiait ensuite les palmes en direction de l'Italie du Nord, de l'Autriche, de l'Angleterre et des Etats-Unis. Chacune devait être liée et protégée à son extrémité par une feuille repliée. Elle était ensuite entourée de papier et à nouveau attachée. On plongeait la base de la feuille dans de la cire d'abeille 'verte' pour qu'elle

[11] Les plantes rituelles chrétiennes *Enciclopedia Cattolica*, Rome 1952, s.v. Palme (Domenica delle); *Enciclopedia Illustrada Europeo Americana*, Madrid 1958, s.v. Elche; on ignore l'origine de l'exigence de couleur rituelle propre à la culture des palmes. Les palmes ne sont d'ailleurs pas explicitement prescrites par les textes évangéliques, et d'autres végétaux sont admis. L'exigence de déchlorophylisation est commune à la seconde plante rituelle de la Pâque, le blé que l'on cultive à cet effet pendant 40 jours dans l'obscurité. La justification est funéraire (le tombeau du Christ), et pourrait tout à fait s'appliquer aux palmes dont la valeur mortuaire était générale dans le monde antique.

fig. 6 - Enfants niçois se rendant au Dimanche des Rameaux. Depuis plusieurs millénaires, les palmiers sont cultivés pour la confection de bouquets rituels à base de palmes tressées, un authentique art populaire méditerranéen, avec les rampau de la tradition niçoise, les parmurelle de la Ligurie, les pullezzule corses, et leurs équivalents que l'on retrouve de la Grèce à l'Espagne en passant par l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis pour les fêtes de la Pâque chrétienne destinées comme pour celles du Nouvel-An Juif (litho de Barberi en 1831; coll. Cessole)

se dessèche moins vite. On enfermait ensuite les palmes, tête bêche, dans un emballage fait de cannes ligaturées, 12 d'un côté, 13 de l'autre». Les palmes juives destinées à la fête dite des 'Cabanes' (*soukkhot*), entrent dans la composition d'un bouquet rituel (les quatre espèces), qui comprend un cédrat (*etrog*), trois rameaux de saule (*hassidim*) et une branche de myrte (*aravot*) (fig. 7).

Le myrte était encore récemment cultivé avec la palme à Bordighera. On ne récoltait que des rameaux portant trois feuilles opposées, au lieu habituellement de deux. Cette particularité botanique se rencontre dans des maquis récemment brûlés (selon les témoignages des cultivateurs). Elle est aujourd'hui obtenue (en Israël) par la taille de la plante. Le cédrat juif fut lui aussi cultivé à Bordighera et à San-Remo comme en attestent les sources médiévales. Fodéré signale encore la présence de ces cultures au XIXème siècle à Villefranche. Cet agrume fort délicat fait l'objet des exigences rituelles les plus contraignantes. Il doit tout d'abord provenir d'une variété non greffée ('franc de pied'), et présenter un aspect le plus 'esthétique' possible. Les textes sacrés le nomment en effet 'fruit de toute beauté'.

Les palmistes et leurs familles confectionnaient enfin les étuis (*ometti*) destinés à tenir

fig. 7 - Enfant juif avec le bouquet rituel: les 4 espèces, palme, myrte, saule et cédrat (tableau couleur de William Margulies, XVIIIème siècle)

en main le bouquet rituel pendant la prière. Ils ne devaient être tressés qu'avec des palmes sèches, jamais avec des palmes fraîches.

Les ammenagements originels

Terrassement et gestion des eaux

Bien que poussant dans les zones les plus arides, le palmier a paradoxalement de grands besoins en eau. Il les satisfait en règle générale grce à l'existence de nappes phréatiques souterraines. L'originalité du site historique du Vallon du Sasso réside dans la maîtrise architecturale de son relief très accidenté, qui avait permis d'optimiser la qualité des expositions par un système d'irrigation sophistiqué. Les aménagements du Vallon relèvent en effet d'une entreprise paysagère de grande envergure. Elle a tout d'abord nécessité le terrassement de collines extrêmement pentues par l'excavation de terrasses étroites, une opération facilitée par l'existence d'une roche sablonneuse. Leur maçonnerie 'à sec', leur quasi-verticalité, leur ampleur et leur technicité, forcent l'admiration. La forte pente de ces terrasses présente par ailleurs un avantage cultural réel en terme d'optimisation des expositions.

Le système d'irrigation médiéval de la palmeraie conserve son unité au paysage, dont il offre la clé de lecture la plus pertinente. Bien que récemment désaffecté, il a gardé l'essentiel de ses structures originelles. Elles reposent sur l'aménagement de deux canaux principaux, chargés d'acheminer les eaux du torrent du Sasso, captées à quelques kilomètres du village.

La prise fluviale la plus basse alimentait un petit canal destiné aux cultures situées sur la rive gauche du Vallon, *u bea*. Le canal principal, *u biu*, empruntait la rive droite du même Vallon. Il remplissait simultanément plusieurs fonctions, l'irrigation des campagnes (directement ou par l'intermédiaire de citernes), l'alimentation en eau potable des fontaines et enfin, celle des lavoirs et des moulins (huile et farine) installés dans le village (figs. 8-9).

Pour remplir ces multiples fonctions, le canal principal était composé de deux dispositifs distincts. Une canalisation enterrée, reposant sur un tube en terre cuite d'une dizaine de centimètres de diamètre, assurait l'alimentation en eau potable. Une tranchée à ciel ouvert acheminait les eaux destinées aux autres usages. Tout au long du parcours, on avait par ailleurs, aménagé des canaux de dérivations munies de trappes amovibles (*chiuse*). Le canal aboutissait dans la partie supérieure du village, où se trouvait une citerne de grande contenance installée sous la place avoisinant l'église.

Le bon fonctionnement d'ensemble du système nécessitait l'intervention d'un gestionnaire chargé d'une répartition équitable de l'eau entre ses divers utilisateurs, lesquels assuraient en contre partie sa rémunération. Nous avons pu recueillir une description précise de sa charge auprès de M. Franco Palmero, dont le grand-père fut le dernier à assumer cette fonction:

fig. 8 - Le canal d'alimentation de la Villa Garnier (ph. R. Castellana)

fig. 9 - Trappe d'accès aux citernes (ph. R. Castellana)

«Chaque soir il fallait faire le tour des canaux pour éventuellement ouvrir (plus ou moins) les vannes des dérivations afin d'assurer le remplissage des citernes privées situées dans le vallon, au nombre d'une cinquantaine. Dans la journée par contre, l'eau 'devait descendre', en direction de la ville et des campagnes ne possédant pas de citernes. Ces dernières avaient chacune leur jour d'accès à l'eau, déterminé suivant les besoins de la saison».

Ce dispositif d'irrigation était par ailleurs complété dans la partie basse de la commune par un réseau, aujourd'hui disparu, de puits à *noria* ou à cigogne (fig. 10).

L'abandon, il y a quelques décennies de ce système traditionnel d'irrigation, a grandement contribué à la dégradation du paysage de

fig. 10 - Puits à noria. Les besoins en eau du palmier ont nécessité la mise en oeuvre d'aménagements de grande envergure et conduit à l'invention d'un nouveau paysage (ca. 1900; coll. Bessone)

la palmeraie. Lorsque les palmiers ont réussi (dans le meilleur des cas) à résister à l'absence d'arrosage, leur aspect flétri et desséché atteste des difficultés qu'ils ont rencontré dans cette lutte pour la survie. La disparition des canaux, et des chemins qui les accompagnent, prive par ailleurs le site d'une grande partie de son unité et de sa lisibilité.

La biodiversité

Un modèle agro-forestier?

L'une des principales originalités de la palmeraie de Bordighera réside dans la présence d'une riche gamme de productions horticoles ou potagères, cultivée sous le couvert des palmiers, comme dans les oasis orientales. Ce type de pratique culturale est qualifié 'd'agroforesterie' par les agronomes (figs. 11-12). Souvent définie comme du 'jardinage en forêt', l'agroforesterie consiste dans l'enrichissement du couvert forestier par l'introduction de nouvelles espèces en sous-bois. Ces techniques connaissent depuis peu un regain d'intérêt dans l'agriculture des zones tropicales.

Il est difficile de savoir s'il s'agit ici de pratiques traditionnelles ou d'innovations récentes. Les témoignages historiques sont rares et peu éloquents sur le sujet. Il ne semble pas, par ailleurs, que cette particularité ait été relevée par

fig. 11 - Exemple de culture pratiquée sous le couvert des palmiers à Bordighera. A côté de ses cultures rituelles, la palmeraie abrite aussi une riche gamme de cultures pratiquées sous le couvert des palmiers sur le modèle des oasis orientales (ph. R. Castellana)

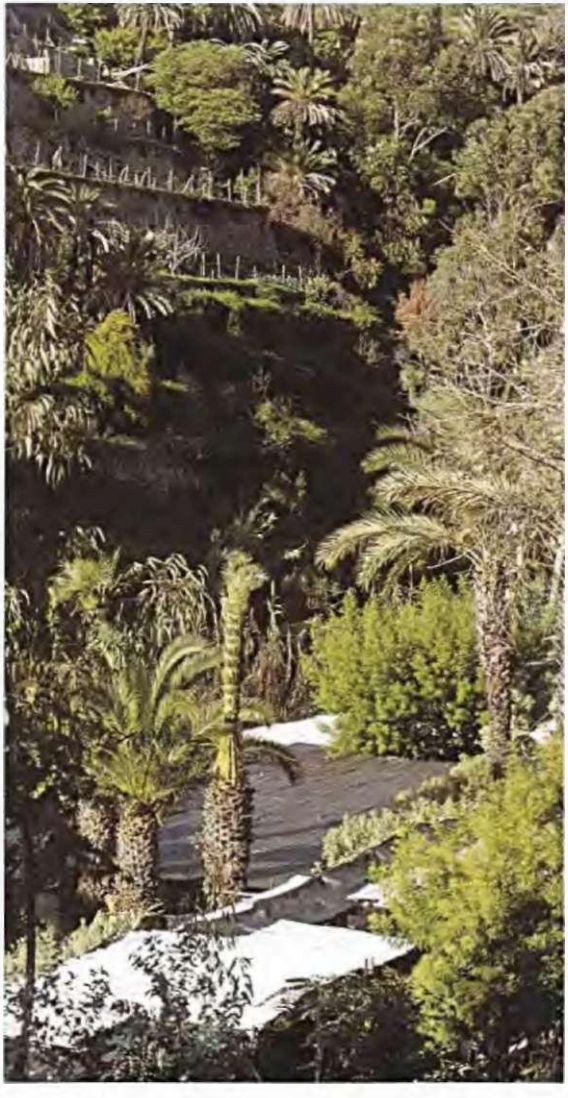


fig. 12 - Exemple de culture pratiquée sous le couvert des palmiers à Bordighera (ph. R. Castellana)

les auteurs modernes. Si les exemples d'agroforesterie sont plutôt rares en Europe, ils ne sont cependant pas totalement inconnus. Ils caractérisent principalement le modèle traditionnel de la *huerta* espagnole. Il s'agit d'une agriculture irriguée, d'une grande productivité, comportant le plus souvent deux étages de végétation, associant mûriers ou orangers, à des cultures annuelles de légumes ou de céréales.

Le modèle de la *coltura promiscua*, généralement qualifié de 'toscan', en fournit une autre illustration. Plutôt que d'agroforesterie, il s'agit en fait de 'champs complantés' à culture intensive où les rangées d'arbres, généralement des oliviers, alternent avec des plantations de légumes, de vignes ou de céréales.

Ces pratiques sont par ailleurs, bien attestées en Ligurie et en Provence, avec en outre l'utilisation culturale des talus herbeux des terrasses, ou encore dans la région grassoise la culture d'agrumes et de violettes sous le couvert des oliviers.

Inventaire des pratiques locales de cultures associées

Les pratiques culturales que l'on peut observer à Bordighera présentent des caractéristiques similaires. Outre la technicité de l'irrigation, la petite taille du parcellaire témoigne de la productivité du système. On relève ici jus-

qu'à trois étages de cultures sous le couvert des palmiers, combinant agrumes et cultures potagères ou ornementales (figs. 13-14).

Ces pratiques d'agroforesterie ont donné lieu au cours du XXème siècle, à une tentative de diversification des productions de la palmeraie, suite aux développements de la floriculture. On cultiva ainsi pendant un temps, à destination des fleuristes, l'*asparagus* à l'ombre des palmiers. La variété *springere* convenait particulièrement à ce type de culture. On la retrouve d'ailleurs souvent sous la forme 'd'épiphyte' du palmier. Cette innovation dut être abandonnée, avec l'introduction de la variété *plumoso*, qui s'accompagnait d'une innovation culturale majeure, la culture sous serre permettant deux à trois récoltes annuelles.

L'abandon de la production de palmes, entraînant la chute des feuilles faute d'entretien des arbres, a rendu l'agroforesterie de plus en plus problématique dans la palmeraie. L'arrêt de la mise en culture de nouveaux plants n'a pas arrangé les choses, l'élagage devenant problématique lorsque la hauteur des palmiers commence à dépasser les dix mètres. C'est une des principales raisons de la déforestation massive du Vallon.

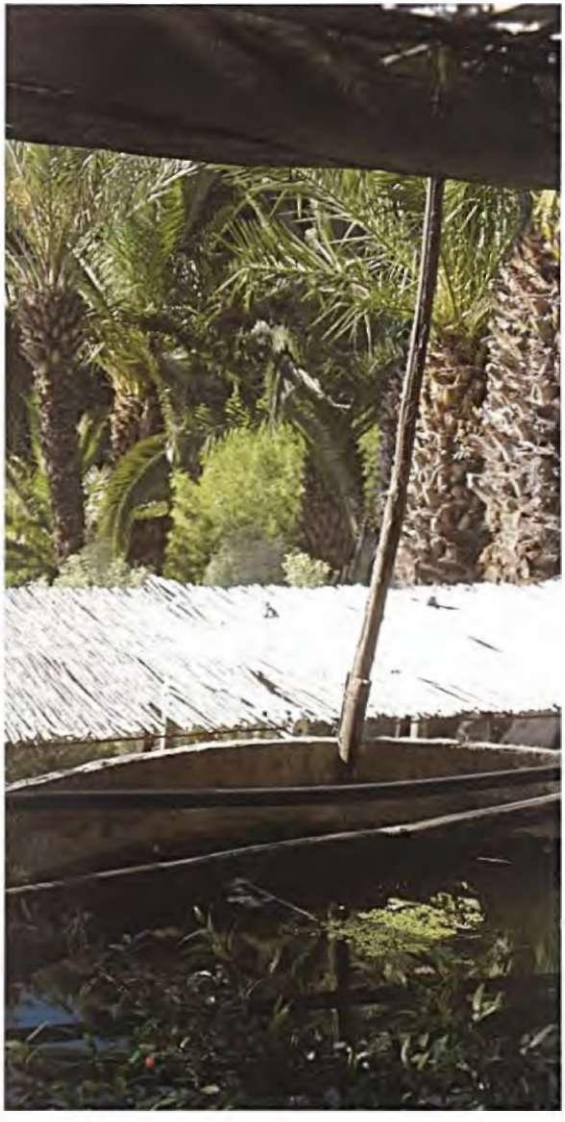
Paradoxalement, le couvert des palmiers fut dans le même temps remplacé par la confection d'ombrières originellement confectionnées de palmes! La culture sous ombrière s'est depuis largement diffusée, notamment pour la production de feuillage ornemental du type *ruscus*.

Les pratiques agroforestières du Vallon du Sasso mériteraient à plus d'un titre, d'être évaluées et réhabilitées. Certains cultivateurs se sont ainsi contentés de réduire la densité du couvert forestier, au lieu de procéder à son éradication complète, en lui associant dans le même temps la culture sous ombrière. Ce type de compromis a de plus l'avantage de ne pas nuire à la physionomie d'ensemble du paysage, grâce à la disposition en terrasses des cultures.

L'optimisation des cultures

Diversification des variétés cultivées

Il semblerait que la culture des palmes ait autrefois occupé, non seulement l'ensemble du Vallon du Sasso, mais bien au delà le territoire des hameaux et villages voisins de Sasso, Borghetto et Vallebona. Il est difficile d'avoir une idée précise de la densité du couvert forestier originel et de son extension. De nos jours la déforestation est massive, et la plus grande partie de ces territoires est affectée à de nouveaux usages culturaux. Il s'agit indiscutablement d'évolutions récentes dues au développement de la floriculture, ayant permis aux agriculteurs de diversifier leurs productions.



figs. 13/14 - Exemples de cultures pratiquées sous le couvert des palmiers à Bordighera (phs. R. Castellana)

À la différence des régions environnantes, ces évolutions culturales ont cependant conservé l'esprit traditionnel d'une agriculture fondée sur la polyculture et la multiplication des cultures associées, comme le montre la grande variété des modes d'occupation actuels des sols. Nous avons recensé très sommairement près d'une centaine de variétés végétales faisant l'objet de cultures dans le Vallon du Sasso. Ce chiffre n'inclue pas les plantes sauvages, ni les nombreuses variétés de plantes cultivées sous serres.

Diversification des paysages

La gestion agricole moderne du paysage du Sasso a conduit, par l'introduction de nouvelles productions, à l'invention de nouveaux paysages. Certains sont d'une qualité esthétique indéniable, comme les mimosas et genêts qui ont envahi les parties hautes des collines et composent, lors de leur floraison hivernale, un paysage exotique surprenant.

D'autres innovations sont plus discutables, d'un point de vue paysager. Dans l'ensemble, le développement de ces nouvelles cultures à l'échelle de petites exploitations a plutôt généré un paysage chaotique et bigarré, d'une lecture souvent difficile. La zone centrale du Vallon s'est ainsi consacrée à la culture sous serres. Cette innovation récente a pour principal mérite d'enrichir la diversité culturale et surtout, d'assurer une production plus continue. Elle abrite essentiellement des fleurs, des plantes grasses ou du feuillage ornemental.

En amont du Vallon, d'importantes plantations récentes de *phoenix canariensis*, laissent présager, si elles se développent, de nouvelles évolutions qui pourraient redonner au paysage un aspect proche de sa physionomie primitive. L'agriculture traditionnelle est généralement marginalisée et en régression, qu'il s'agisse de l'oliveraie réduite à une simple figuration, ou des cultures vivrières, le plus souvent arboricoles, qui sont accessoires dans le paysage.

Au voisinage des zones de culture, on note une présence importante du maquis. Contrairement aux apparences, il ne s'agit pas d'un retour de la friche mais de survivances d'une forme d'agriculture originale, reposant sur la cueillette. Ces maquis assuraient en effet, encore récemment, la production de myrte à destination des courtiers juifs.

Un phénomène de désertification notable touche, par contre, la rive gauche du Vallon. Il ne semble pas s'agir d'un phénomène nouveau. Les cultivateurs l'attribuent à l'excès de chaux dans ces terrains, un handicap qui nécessiterait un amendement des sols dépassant les capacités d'adaptation d'une agriculture où la petite

exploitation reste la forme dominante. La partie littorale du Vallon a, par contre, cédé la place depuis longtemps à la villégiature. À la différence du reste de la Côte, les villégiatures du Vallon du Sasso n'ont cependant pas grand chose à voir avec des 'folies' architecturales. Elles se caractérisent au contraire par leur grande intégration au paysage.

L'ancien jardin Winter en est le fleuron, malgré l'état d'abandon dans lequel le laisse son propriétaire. Il rassemble toujours une étonnante collection de palmiers, dont la richesse et la renommée internationale ajoutent, incontestablement, à l'attrait du site.

Edifié au coeur de la palmeraie historique, le jardin de la Villa Garnier a lui aussi souffert des négligences d'une gestion privée aboutissant à l'éradication presque totale du couvert originel. Les agriculteurs ont cependant maintenu en exploitation son jardin d'agrumes.

Calendrier des cultures

La caractéristique paysagère actuelle dominante du Vallon du Sasso, sa diversité culturale, ne peut s'appréhender qu'au fil des saisons du calendrier agricole. Ce paysage est en effet un exemple 'd'agrosysytème' très élaboré, dont les agriculteurs sont les gestionnaires discrets mais efficaces. Il repose sur une optimisation des ressources garantissant une production quasi-continue tout au long de l'année.

Entre octobre et avril, la morte-saison (plus justement qualifiée de 'saison des fleurs') est le temps fort du monde rural azuréen. La production de fleurs coupées fut pendant longtemps importante dans le Vallon du Sasso, notamment sur le versant du Monte Nero où l'on cultivait oeillets, roses, marguerites, anémones et renoncules. Ces cultures ont aujourd'hui cédé la place à des productions floricoles arbustives, genêt, mimosa et feuillages ornementaux.

Le Vallon du Sasso regroupe ainsi plusieurs 'variétés' locales de genêts qui portent les noms de leurs créateurs, ou de la localité où elles furent 'inventées'. Suivant l'espèce et l'altitude, elles permettent un étalement de la saison allant de novembre à avril. La *Gabrielle* ouvre la saison, suivie de la *San Biagina*, de la *Muraglia* (ou *Andrea*), du *Merello* et du *Gazzano* (ou *Super* caractérisé par ses grosses fleurs). La *Seborghina* qui occupe les hauteurs, asure une production tardive. Entre septembre et avril poussent aussi les diverses variétés de *ruscus*, une plante verte ornementale qui a remplacé l'*asparagus* dont la récolte était limitée à décembre, mais que l'on cultive encore sous serre toute l'année. On récolte aussi un autre feuillage ornemental, l'*eucalyptus* de novembre à Noël.

Le *mimosa* permet de même un large étalement de la saison par la diversité des variétés

cultivées. On récolte dès le mois de décembre la variété *Dennisboden*, suivie du *Turna* qui dure jusqu'à février, puis jusqu'à mars la variété dite *Gauloise*.

Le printemps était traditionnellement l'époque de la récolte des palmes chrétiennes. Si cette production est en perte de vitesse, le tressage des rameaux occupe encore pendant cette période une partie des cultivateurs, et leurs familles. L'été était autrefois lui aussi consacré aux palmiers, avec en juin et juillet la ligature, et en septembre la récolte des palmes juives. Il est devenu une saison morte, à l'exception des cultures sous serres. Ce court répit laisse du temps pour cultiver les jardins potagers. Cette production vivrière (car peu lucrative), disséminée essentiellement sous forme arbustive, contribue tout de même grandement à l'entretien et à l'attrait du paysage estival.

L'histoire du paysage

Des évolutions récentes

Le Vallon du Sasso offre de nos jours, un paysage à la fois caractéristique du monde méditerranéen traditionnel, et pourtant extrêmement innovant par la diversité de ses productions culturales. Il faut se tourner vers l'histoire récente du site pour comprendre ce curieux mélange de tradition et de modernité qui fait toute la singularité de ce paysage, et rend parfois sa lecture problématique.

Si elles ont grandement altéré le paysage originel, ces innovations ont aussi ajouté à sa valeur patrimoniale. Elles témoignent en effet d'une époque d'un grand intérêt historique, scientifique et culturel, qui a vu la naissance de la floriculture moderne.

Issue de la région niçoise, où elle bénéficia de l'impulsion de la parfumerie grassoise, la floriculture se développa plus particulièrement dans les régions italiennes voisines, favorisées du point de vue du climat et du relief[12].

Aux origines de la floriculture

Les pionniers de la floriculture avaient très tôt compris le potentiel offert par le proche littoral italien, et plus particulièrement par la région de Bordighera.

[12] Sur la Côte française: E. BURNAT, *Botanistes qui ont contribué à faire connaitre la flore des Alpes Maritimes. Bibliothèques et collections botaniques, in Bulletin de la Société Botanique de France*, 1883, pp. 107-133, Paris 1855; E. SAUVAIGO, *Exposé historique sur l'horticulture méditerranéenne, Hyères, Cannes, Nice, Menton, San Remo*, in *Atti del Congresso Botanico Internazionali di Genova 1892, Italia*, Genova 1893, pp. 532-552. En Ligurie: L. VIACAVA, *Ludovico Winter, giardiniere a Bordighera*, Bordighera 1996; et D. ASTENGO, E. DURETTO, M. QUAINI, op. cit.

Ils furent visiblement aussi, séduits par l'échelle et l'ancienneté des expériences d'acclimatation dont la palmeraie figure offrait une illustration exemplaire. Avec l'introduction de la floriculture dans l'économie du paysage traditionnel, ils cherchèrent indiscutablement à favoriser le développement du site, en dynamisant et en diversifiant son activité, dans un souci que l'on pourrait rétrospectivement qualifier de patrimonial.

La colonie étrangère investit dans ce sens d'importants capitaux, sans commune mesure avec une économie locale qui reposait sur l'autosuffisance, avec une circulation d'argent réduite à son strict minimum.

L'un des principaux artisans de ce renouveau du paysage agraire fut un paysagiste allemand, Ludwig Winter. Son *Palm-Garten* occupe toujours l'embouchure du Vallon du Sasso. Il passait à l'époque pour la plus riche collection connue de palmiers. Ses descendants composent aujourd'hui un paysage remarquable par l'âge et la diversité des variétés acclimatées.

Ludwig Winter n'était pas seulement un collectionneur excentrique. Il avait aussi créé une pépinière à vocation commerciale européenne, tournée vers l'exportation (du plant en pot à l'invention d'un artisanat profane inspiré de la tradition locale du tressage), vers l'acclimatation et l'introduction de nouvelles espèces, et (déjà) vers l'accueil du touriste.

L'invention du paysage azuréen

Un autre 'touriste' étranger, l'architecte français Charles Garnier, joua un grand rôle dans l'aménagement du paysage de la palmeraie. Charles Garnier a laissé dans ses écrits la trace du souci qu'il portait au respect du paysage traditionnel azuréen. Pour sa 'Villa', édifiée au coeur du site historique, il avait choisi la forme d'un clocher effilé et ouvert à tous les vents, en harmonie avec les milliers de palmiers qui l'enserraient, et les tours de défense et de gué qui parsemaient le paysage environnant (fig. 15).

Sous l'influence de ces architectes et paysagistes renommés, Bordighera devint l'une des stations les plus prisées de la Riviera. L'image exotique de la Côte d'Azur lui reste d'ailleurs grandement redevable de son arbre emblématique, le palmier. Les palmiers de Bordighera furent en effet largement diffusés auprès des stations touristiques qui voyaient alors le jour. La Promenade des Anglais, où ils trouvèrent une terre d'asile et leur place au soleil, fut l'ambassadeur le plus prestigieux d'une mode paysagère qui rencontra un succès touristique mondial, encore bien vivant de nos jours.

contrastées. En permettant aux agriculteurs de diversifier leur production, il a en effet conduit à une remise en cause radicale du paysage traditionnel. L'horticulture ligure moderne offre ainsi de nos jours un éventail de quelques cinq cent variétés végétales cultivées! Face à cette extraordinaire richesse culturale, la 'palmiculture' s'est trouvée reléguée au rang d'une activité peu rémunératrice, voire même une source de surcoûts d'exploitation.

Outre la perte de leurs débouchés traditionnels, les cultures de palmiers posent à présent des problèmes insolubles, avec la chute des feuilles faute d'entretien des arbres. Il s'en est suivi une déforestation massive, aggravée par l'arrêt de la mise en culture de nouveaux plants destinés à remplacer les sujets vieillissants, inexploitables par leur taille excessive.

Les palmiers de Bordighera ont par ailleurs été vendus massivement aux stations balnéaires de la Côte d'Azur. Des quinze mille arbres répertoriés au début du siècle, il n'en reste à présent guère qu'un ou deux milliers. Le site historique du Sasso est ainsi devenu un site sinistré, dont la disparition est programmée si rien n'est fait pour enrayer la disparition de son couvert forestier.

La cessation de la production de palmes dans la palmeraie historique s'est par ailleurs accompagnée de la délocalisation de la 'palmiculture' traditionnelle dans les régions voisines. De telles évolutions mériteraient d'être prises en compte par les nouveaux acteurs de la gestion du paysage et de l'environnement, les collectivités publiques.

Ecartelée entre deux soucis opposés, patrimoine et innovation, la gestion agricole du paysage du Vallon du Sasso dessine l'espace où l'intervention publique pourrait s'exercer, par des politiques de concertation, de soutien et d'incitation, et bien-sûr d'aménagement paysager. La remise en état des canaux et des sentiers, et la gestion paysagère des espaces publics, pourraient ainsi notablement améliorer la lecture du paysage. Pour surmonter la crise qu'elle traverse, la palmeraie peut aussi compter sur de larges soutiens. Le patrimoine naturel de Bordighera, avec ses nombreux jardins d'agrément, suscite en effet l'intérêt croissant des amateurs du tourisme vert, qui apprécient la convivialité de la région, sa riche tradition culinaire et son cadre écologique exceptionnel.

ROBERT CASTELLANA